

Revue de l'Association
« Récits de Vie »

N°92

Juillet/Août 2014
16ème année



J.-J. Rousseau

Plaisir d'écrire

Pour la pratique de l'autobiographie

► avec l'étude d'un texte de J.-J. Rousseau

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul »
Julien Green

S O M M A I R E

- 2 **Édito**
Jean-Louis Berdaguer
- 4 **Jean-Jacques Rousseau**
Robert Ferrieux
- 9 **Nuits de Chine**
Désirée Boillot
- 11 **Gloriole**
Marielle Taillandier
- 13 **Le Prélude de la Goutte d'Eau**
Mifa Martin
- 15 **Les fatigués du dimanche**
Henry Masson
- 16 **Philippine !**
Andrée Varlet
- 18 **Empreinte**
Carole Détaïn
- 20 **Troc et Thérapie**
Raymonde Camolese
- 23 **Vous n'allez pas me croire...**
Yves Vecciani
- 25 **Et maintenant, je flâne...**
Jean-Louis Layrac
- 26 **Le journal retrouvé**
Christian Massé
- 28 **Belle**
Lucien Cordina
- 29 **Fragments de voyages**
Monika
- 31 **L'arracheur de dents**
Colette Barthas
- 32 **Correspondance littéraire :**
Chateaubriand - Marquise de Vichet
- 34 **Le coin du poète :** Catherine May-Scheuer,
Claude Schroeder, Cécile Pecquet, Arlette
Henry-Ghesquier, G. Commandeur, André
Leemans, Laurence Soleymieux, Elba Lopez.

Qui sommes-nous ?

« *Récits de Vie* » est une association à but non lucratif (loi 1901), dont la vocation est de favoriser l'écriture autobiographique, ainsi que celle se rapportant au genre biographique.

Elle accueille dans sa revue les textes de ses membres actifs : récits d'enfance, de voyages, chroniques, portraits de famille, témoignages sur des épisodes de vie ou des événements vécus, extraits de mémoires, de journaux intimes, correspondances, poèmes intimes...

Merci de soutenir notre action en devenant membre actif ou membre bienfaiteur. (coupon d'adhésion p. 38)



« **Récits de Vie** » sur Internet :
<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>
Mail : recitsdevie@orange.fr

Plaisir d'écrire

N°92 - Juillet/Août 2014

Édité par « Récits de Vie »

Association sans but lucratif (loi 1901)

Siège et adresse postale :

1, Rue José-Maria de Hérédia
66000 PERPIGNAN

Président de l'Association :

Robert FERRIEUX

Directeur et rédacteur en chef :

Jean-Louis BERDAGUER

Rédaction : Les membres actifs

Internet et courriel :

<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>

 recitsdevie@orange.fr

Imprimé au Siège de l'Association

ISSN 1632 - 4986

Dépôt légal : à parution

AVERTISSEMENT : Cette revue constitue un ouvrage collectif. Les auteurs assument l'entière responsabilité de leurs textes et dégagent l'association et la revue de tout recours dont ils pourraient faire l'objet. Tout propos blessant ou diffamatoire à l'égard d'autrui ne pourra être accepté. Dans le souci de veiller à la qualité de l'ensemble, la rédaction se réserve le droit d'apporter les modifications ou corrections qu'elle jugera nécessaires. Les manuscrits, publiés ou non, restent libre de droits, mais ne sont pas retournés à l'auteur.

É D I T O

Jules Renard : vous connaissez certainement ? *Poil de carotte*, et, peut-être, à un degré moindre, *Histoires naturelles* ou *L'écornifleur*. Mais son œuvre majeure, la plus importante, reste son Journal. Un énorme manuscrit trouvé par son épouse après sa mort, laquelle décida de le faire publier, non sans avoir élagué quelques passages gênants. C'est donc une œuvre autobiographique épurée, non destinée à la publication au départ, mais qui renferme de véritables trésors. Le livre de chevet par excellence, dont il est difficile de se passer une fois ouvert. Car on y trouve de tout dans ce « laboratoire » littéraire : l'auteur bien sûr, qui ne s'épargne pas (sans aller jusqu'à l'auto-flagellation, comme le disent certains), un tableau au vitriol de la société de l'époque, ses amis, ses connaissances, ses animaux, sa chère nature, ses convictions, ses revirements, ses obsessions, son pessimisme, sa misogynie, bref sa vie tout entière, qu'il trouvait pourtant rétrécie. Jules Renard : un La Bruyère moderne avec un art du portrait plus acéré. Un styliste qui cherche à faire vrai plutôt que beau, une écriture au scalpel. Quant aux citations, qui foisonnent à chaque page, impossible d'en citer une, sans crainte d'en oublier des centaines d'autres, encore plus remarquables. On pourrait en composer plusieurs ouvrages thématiques. Renard était un timide, et cette timidité l'empêchait de se confier. C'est pourquoi il fit appel à son journal. Grâce à lui, il nous a légué, involontairement (ou pas ?), un véritable chef-d'œuvre. Vive les timides !

J-L B.

Jean-Jacques Rousseau

Les rêveries d'un promeneur solitaire

« Seconde promenade », Lausanne,
Éditions Rencontre, 1963, pp. 54-55



Par Robert Ferrieux

[...] Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fusse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins cela n'a pas été ma faute, et je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains mais rendus sans effet, et d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissais sur ces réflexions, je récapitulais les mouvements de mon âme dès ma jeunesse, et pendant mon âge mûr, et depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, et durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et j'en revenais très content de ma journée, quand au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter [...]

« L'événement qui me reste à raconter » a son importance. Rousseau, renversé par un « gros chien danois », perdra conscience quelques instants, verra son sang « couler comme un ruisseau » mais, après l'aide de « trois ou quatre jeunes gens » et malgré ses foulures, hématomes, dents enfoncées et blessures, rejoindra son domicile.)

Les Réveries sont sa dernière œuvre, rédigées à Paris de 1776 à 1778, année de sa mort. Les faits relatés appartiennent donc à un passé récent. Ainsi, l'accident, bien que narrativement postérieur à la méditation, n'a pu que l'influencer, puisque survenu antérieurement à sa rédaction. Or il s'agit d'un événement traumatisant, dont le caractère désagréable (« dysphorique ») mine la prétendue sérénité affichée de bout en bout et qui, d'ailleurs, sera ouvertement rompue dans la dernière partie de la « Promenade ». Ainsi, ce texte, souvent décrit comme lucide, sincère et même apaisé, de réconciliation avec soi en quelque sorte, s'avère d'emblée très ambigu.

La rhétorique de l'éloquence

Certes, la fluidité limpide de l'écriture, typique de Rousseau, imprègne le passage. Les phrases s'enchaînent sans heurt, comme coulant de source, une promenade de mots ordinaires. En fait, ce naturel est le résultat d'un travail stylistique très poussé : équilibre des phrases, balancement harmonieux des masses, passage aisé d'une idée à l'autre. De plus, ce cheminement verbal est orienté vers un seul but : convaincre, le lecteur bien sûr, mais aussi et surtout, soi-même. Cette promenade s'avère donc être une véritable tentative apologétique.

D'ailleurs, le mouvement général du texte est dominé par une amplification continue : au départ, les phrases sont courtes, voire sèches, puis, au fil de l'argumentation, trois longues périodes prennent le relais, l'une sous la forme d'un monologue intérieur cité (un « je » à l'intérieur d'un autre « je », truquage stylistique s'il en est, l'ensemble relevant de la première personne, destiné à créer une impression d'immédiateté), l'autre sous celle d'un prétendu retour sur le passé, nouvelle petite supercherie de composition, puisque le passé affleure partout dans l'ancrage mélancolique des impressions si angéliquement relatées : (« vie innocente et infortunée », « flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis [les tourments] »,

etc.), la dernière, enfin, qui, renversant le processus dysphorique (cf. *supra*), amorce un horizon agréable (« euphorique ») relevant du plaisir, celui, trouble, du sentiment présent et celui, rédempteur, de l'écriture à venir.

Ainsi, par un procédé relevant de l'éloquence, Rousseau imprime-t-il à son discours une véritable montée en puissance, prélude à, ou mise en scène de l'accident qui va suivre et dont le choc n'en apparaîtra que plus brutal et dramatique, et aussi évocation du malheur qui l'accable.

À cette démarche s'ajoute une manipulation.

La nature manipulée

Nul ne conteste la sensibilité de Rousseau qui s'est raconté pleurant au bord de la route, son amour des paysages, rudes ou apaisés. La nature est présente dans toute son œuvre et Sainte-Beuve a eu raison d'écrire qu'il avait « mis du vert » dans la littérature.

De fait, le début de cet extrait s'offre comme une belle description de campagne automnale. Quelques paragraphes plus haut, Rousseau date sa promenade du 24 octobre 1776, quand existaient encore de petits vignobles sur les hauteurs de Ménilmontant. La vendange symbolise, depuis les *Bucoliques* de Virgile, l'abondance, la plénitude, l'accomplissement. Telle n'est point l'interprétation de Rousseau qui accumule les notations négatives : l'achèvement de la récolte, donc la disparition du fruit, le départ des citadins et des paysans, donc la désertification, Partout dominant l'absence, le vide, le froid et même la glace, à peine et timidement corrigées par l'apposition furtive « encore verte et riante », elle-même aussitôt neutralisée par « défeuillée en partie et déjà presque déserte », que le chiasme adverbial (« en partie et déjà presque ») dénonce comme un ajout.

Ainsi la nature est-elle présente, certes, mais les rôles se sont inversés : Rousseau déclare reconnaître à son aspect une correspondance avec son âme, alors que c'est son âme qui façonne le paysage à son image tourmentée.

L'exacerbation du tourment

L'homme qui se décrit, apparemment sans fard et même avec « complaisance », jusqu'à l'attendrissement (cf. avant-dernier paragraphe), dresse une sorte de bilan. Ce sera le dernier, semble-t-il, car il insiste à l'envi sur son « âge », sa « longue retraite » (il se trompe, hélas, sur le temps qui lui

est impartit car il décèdera à peine deux ans plus tard). Et comme dans tout bilan, il présente deux colonnes, l'une positive, l'autre négative, de sa vie passée, reliée par un fil invisible à son présent, non celui de la promenade elle-même mais celui, précis, du moment où il écrit, puisque, comme on l'a vu, nous avons là un récit subtilement composé et non une série de notations spontanées.

Première face du tableau, un faisceau de protestations axées sur le thème de l'innocence : pureté des fréquentations (celles des « êtres formés selon [son] cœur », c'est-à-dire imaginaires, non-culpabilité (l'innocence en négatif), hautes actions ou intentions morales, ([ses] « bonnes œuvres » et [ses] « bonnes intentions »), code de santé morale régissant l'ardeur à vivre et à créer (« sentiments sains », « attachements si tendres », « j'étais fait pour vivre », patience, bref, le portrait d'un saint revendiquant une vie exemplaire depuis sa « jeunesse » et [son] « âge mûr » jusqu'à aujourd'hui.

Revers de la médaille, une gerbe d'accusations, dirigées non contre des individus mais la société, l'humanité, le destin. Une vie « infortunée », soit privée de « fortune », autrement dit du secours de la Providence, la solitude, non accidentelle mais provoquée (« seul et délaissé »), la stérilité des belles actions empêchées (« qu'on ne m'a pas laissé faire »), le « mépris des hommes », l'incarcération « la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours ».

Ainsi le bilan s'avère-t-il doublement négatif, récapitulatif, dans un premier mouvement, ce qui n'a pas été et aurait pu être, et stigmatisant dans le second les auteurs du complot responsable de cette douloureuse absence, de ce vide insupportable.

La justification *a posteriori*

Aucune allusion, ici, n'est faite aux événements réels de la vie. Rousseau s'est déjà absous dans les *Confessions* sur lesquelles il reviendra au cours de sa « Quatrième Promenade » pour se conférer un nouveau blanc-seing, et dans cette page, la chose paraît entendue. Victime innocente et incomprise, objet de toutes les persécutions, il clame sa vérité, celle du personnage qu'il s'est constitué au fil des ans et des publications. Personne et personnage, les deux se confondent et ne font plus qu'un, dépositaire d'une vertu que l'auteur s'est appropriée et qui alimente la fidélité envers soi qui, désormais, ne le quittera plus.

En fait, outre le passage lénifiant des ans et la réconciliation avec soi, mieux, la revendication pressante de cette identité restaurée, Rousseau, peut-être à son insu, revient sur sa théorie de jeunesse et se l'applique à lui-même. Oui, l'homme qu'il était et qui demeure est né nimbé de bonté naturelle, et aurait pu être corrompu par la société, à l'instar de ses frères en humanité. Cependant, exception unique et exemplaire, il a su résister à la vague dévastatrice et il mourra dans l'innocence qui l'a vu naître.

Conclusion

Il s'agit-là d'une construction de l'esprit, mise en forme par la magie d'une écriture sublime de simplicité et de fraîcheur, si intimement assimilée par son auteur qu'elle fait corps avec son être et obscurcit désormais le clivage entre la vérité et le mensonge. Paradoxalement, le mensonge devient, ici, vérité, vérité de soi, fidélité de soi à soi. Le Jean-Jacques des *Confessions* avait écrit différemment, celui des *Dialogues* avait paru autre, le Rousseau des *Réveries* représente le point ultime de cette évolution, somme de tous les portraits précédents et les dépassant tous, stylisation personnelle figeant la statue de noblesse bafouée pour l'éternité. ◻



Colette Barthas primée pour *Ces Vingt-et-un petits métiers d'autrefois...*

Au Salon du Livre de Mazamet qui s'est tenu le dimanche 4 mai 2014, Colette Barthas a eu l'honneur de recevoir des mains de Nelson Monfort qui parrainait la manifestation, le trophée dans la catégorie « Œuvre Originale » pour son livre *Ces Vingt-et-un Petits Métiers d'Autrefois, Que sont ils aujourd'hui ?* Détenteurs d'un savoir-faire ancestral, respectueux des traditions, ces artisans, amoureux de leurs métiers, ont encore pour ambition de faire de "la belle ouvrage". Ils travaillent de leurs mains les matériaux nobles, les matières naturelles : la terre, la pierre, le bois, la laine, le cuir, la corne...ils ne ménagent ni leur temps ni leur peine. Leur savoir-faire mérite d'être reconnu. [...] L'auteur a voulu leur rendre hommage en allant à leur rencontre.

92 pages sur papier glacé épais, format 27 x16.
25 €- ISBN 978 -2-9516980 -6-2

Nuits de Chine

Par Désirée Boillot

Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour

Nuits d'ivresse, de tendresse

Où l'on croit rêver jusqu'au lever du jour

Ces derniers temps, ce refrain suranné se mêle à ma vie aussi sûrement que certain animal de ma connaissance, qui attend les ombres de la nuit pour me rejoindre d'un bond souple sur le lit. De même que les premières mesures de la chanson se glissent à mon insu dans le cours de mes journées, de même, le dénommé Patou s'invite sur la couette lorsque le noir est là, sans me demander mon avis. Parfois même, il me précède, et si, par malheur, je m'attarde à quelque tâche futile, il se permet de miauler un peu, à gorge feutrée, afin de retenir mon attention sur sa personne fourrée.

« Du calme, Patou, j'arrive » susurré-je d'une voix rassurante, pour calmer son impatience féline. Tout en allant et venant dans la pièce, je le vois qui se ramasse en boule au pied du lit, façon œuf de Pâques, en attendant le moment propice où il pourra partir à la conquête des draps. Mes nuits de Chine commencent avec lui selon un rituel bien réglé, que rien ne saurait bouleverser ; chacun garde une distance respectable avant l'étape suivante. A peine me suis-je glissée sous la couette que j'attrape un livre et commence à lire. Je tourne les pages, m'absorbe, soupire, tenue en haleine par l'intrigue. Tous ces signes légers, infimes, ne sont pas perdus pour tout le monde ; à l'autre bout du lit, l'animal de compagnie les décrypte en attendant son heure. Elle viendra. Rien ne presse. Il sait se faire oublier pour mieux me prendre à revers ; il n'est pas félin pour rien ! Seulement lorsqu'il me sent totalement accaparée par ma lecture, il s'étire lentement, tout en se préparant à l'assaut silencieux dont il est coutumier.

De mon côté, je m'évade. Les paragraphes défilent, l'action est en marche, palpitante, et je retiens mon souffle ; le rythme de mon cœur s'accélère, l'intrigue se corse, je frémis en tournant la page décisive... que je n'aurai pas l'occasion de lire, Patou en a décidé autrement. C'est bien beau, la lecture, bien joli et tout, mais le compagnon a toujours la priorité, qu'on se le dise. Il s'est approché sur ses pattes de velours, et le voilà qui frotte ses babines aux

angles du livre, en donnant des petits coups de tête insistants, marquant ainsi le début des préliminaires. Je le caresse, dans l'espoir qu'il s'éloigne un peu et me laisse finir mon chapitre. Il pourrait tout de même faire ça pour moi. Je le flatte, le gratte entre les oreilles, lui prête des petits noms, *pompon, boulu, babinou*, l'encourage par des mots doux. Rien n'y fait ! Il ne se calme pas, bien au contraire. Il entame une danse du lait et se met à ronronner comme une locomotive pour me signifier qu'il attend davantage qu'une simple caresse. Tout en le grattant autour des moustaches, je cherche un *modus vivendi*. Je me redresse sur l'oreiller, oriente le livre de biais pour poursuivre ma lecture. Peine perdue ! Cela ne convient nullement à Monsieur, qui ne souffre pas que sa maîtresse fasse deux choses en même temps. C'est le livre, ou lui. Ai-je le choix ? Allons ! Bien sûr que non ! Ce sera lui. Et comme s'il fallait me le faire admettre une bonne fois pour toutes, il saute sur mon estomac, se couche et se répand sur moi comme un camembert bien fait, en ronronnant de plus belle. C'est fichu pour la lecture. Si j'avais une miniature de chat, un petit modèle discret, je pourrais faire abstraction et continuer à lire... Mais avec six kilos de fourrure sur l'abdomen, la chose est impossible. C'est là où le bât blesse, et où le chat pèse. J'ai du mal à respirer avec cette bouillotte vivante qui ventouse mon ventre et ne veut rien entendre. De guerre lasse, je l'incite à changer de place : Allons, Patou, un bon mouvement ! tenté-je ; installe-toi à côté de moi et n'en parlons plus ! Comme je fais mine de me tourner sur le côté pour le verser sur le drap, Monsieur s'accroche de plus belle, et me fait sentir ses griffes à travers le molleton. Tu parles d'une nuit de Chine ! Patou, insisté-je, tu me fais mal, ça va bien comme ça ; cesse de me griffer, et de grâce, laisse-moi dormir... Que n'ai-je dit là ! Que n'ai-je mesuré la portée de mes paroles ! Il me gratifie d'un regard lourd de dédain, qui semble signifier : mais enfin, pauvre femme, sais-tu bien à qui tu t'adresses ? Alors, à court d'arguments, je sors ma dernière arme : je caresse son poitrail. Je sais qu'il a horreur de ça. Dont acte : il commence par mordre la main indélicate qui l'agace, puis, exaspéré par mon manège, il consent à lever le camp pour rejoindre le pied du lit. Me voilà momentanément délivrée. Dodo maintenant, recommandé-je, avant d'éteindre la lumière. Ce n'est que bien plus tard que je me retrouverai le corps de biais sur le matelas, repoussée par l'envahisseur étalé de tout son long en travers des draps, une position qu'il privilégie.

Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amouuuuuur... ☐

Gloriole

Par Marielle Taillandier.

Quand j'entrai dans la boulangerie, le pas de porte se recouvrit d'un tapis rouge, la boutique se transforma en Palais des Festivals et les flashes se mirent à crépiter autour de moi. Je compris que ces effets cinématographiques m'étaient destinés. Quelques jours plus tôt, j'étais passée à la télé à une heure de grande écoute dans une émission à succès, le Maillon faible, animée par la très décriée Laurence Boccolini. Rappelez-vous : après chaque manche, un candidat était éliminé sur ses erreurs ou tout simplement parce que sa tête ne revenait pas aux autres. J'avais franchi six étapes du jeu sur huit, avant de subir l'opprobre à cause d'une question sur le canal de Panama que, dans un moment de panique, j'avais attribué à la France, et de prendre la sortie du studio avec le titre peu honorifique de maillon faible.

Mais chez ma boulangère, l'inculture et le délit de faciès n'avaient pas leur place. Une habituée de son commerce comme moi, qui lui prenait un bâtard tous les deux jours et des gâteaux frais le dimanche, avait la cote. Et comme elle était téléphile, elle ne loupait aucun Maillon ni aucun autre jeu pervers comme la télévision peut en produire, et exprimait avec véhémence son sentiment d'injustice lorsqu'un candidat malheureux, comme moi par exemple au hasard, était éliminé sans raison valable à ses yeux... Combien comme elle avaient peut-être massacré la télé par solidarité, face à une mise à mort virtuelle comme la mienne ? Elle n'avait pas compris que c'était justement le sentiment entretenu d'injustice qui faisait le succès de l'émission, renforcé par le personnage de Laurence Boccolini, qui faisait exploser l'audience.

Les motivations qui m'avaient poussée à participer au jeu ne venaient pas d'une éventuelle tendance masochiste mais plutôt de la curiosité à découvrir les coulisses d'un plateau télé, d'autant que le studio d'enregistrement était à côté de chez moi, mais aussi d'une envie certaine de voir quelle impression cela ferait de sortir peut-être de l'anonymat, au moins provisoirement.

Le fait qu'une cliente fidèle continue à honorer sa boutique après être passée à la télé, selon l'expression consacrée, éveillait chez ma boulangère une grande reconnaissance. Ce matin-là elle m'accueillit avec un large sourire, le genre qui va d'une oreille à l'autre, et prit à témoins les quelques clients qui se trouvaient dans la boutique pour m'exprimer son admiration. Ma modestie naturelle souffrit d'abord de cette gloire subite puis bizarrement, je me pris au jeu. Aux questions qui fusèrent je répondis volontiers en prenant un air blasé :

Comment avez-vous été sélectionnée ? *sur mon immense culture.*

Elle est comment, Boccolini, en vrai ? *hmmm...elle a ses têtes.*

Vous avez gagné quelque chose ? *le droit de revenir.*

Car les gens s'imaginent des choses invraisemblables sur la télévision. A part un goûter offert aux candidats par la société de production, il n'y avait qu'un gagnant dans ce jeu, tandis que les autres candidats repartaient bredouilles sans même un lot de consolation. Et puis, nous avons passé cinq heures dans un studio climatisé - pour une émission de 45 minutes - avec de courtes pauses techniques entre les prises, pendant lesquelles on ne pouvait s'asseoir que par terre. Quant à l'animatrice, elle disparaissait à chaque pause dans les coulisses pour nous éviter et nous n'avions eu aucun contact direct avec elle. Mais cela, je le gardais pour moi, toute émoustillée par l'intérêt que je suscitais auprès de personnes qui, d'ordinaire, ne m'auraient même pas regardée.

Les choses se gâtèrent en sortant de la boulangerie, lorsque je croisai cette fois une voisine qui elle aussi avait vu l'émission, mais par hasard, en me jurant ses grands dieux qu'elle n'y était pas fidèle : comment une fille comme moi avait pu participer à ce jeu humiliant, où la perversité et le voyeurisme étaient exploités par une chaîne spécialiste du genre, qui plus est privée ? Je répliquai que Le Maillon faible n'était pas Loft Story et lui assurai que le jeu ne finissait pas en partouze dans une piscine, mais rien n'y fit, ma réputation de fille bien était définitivement ternie.

Les jours suivants furent également moins lumineux : j'eus encore quelques retours sur ma brève médiatisation, je crus croiser des regards interrogateurs ou curieux dans la rue, reçus quelques coups de fil d'amis ou parents éloignés qui m'avaient reconnue et m'exprimaient leur amusement, ou me faisaient un cours théorique sur le Canal de Panama. Mon facteur me réconforta en me disant qu'il ne fallait surtout pas prendre les critiques au pied de la lettre mais les projecteurs finirent bien par s'éteindre les uns après les autres ; ma boulangère recommença à me considérer comme une cliente normale, amatrice de ses tartelettes aux framboises surgelées et ma voisine acariâtre continua de me prendre pour une malheureuse, condamnée à participer au Maillon, faute d'avoir été sélectionnée chez Julien Lepers. D'autres candidats avaient brillé à ma place depuis mon passage en télé, laissant dans la mémoire des téléspectateurs des souvenirs plus éclatants et de fait, ma célébrité trop subite se réduisit comme peau de chagrin, jusqu'à ne plus être que ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être, sauf dans l'esprit de quelques-uns dont le mien : une gloriole. ☐

Le Prélude de la Goutte d'Eau

Par Mifa Martin

C'est le nom qu'on a donné au Prélude n°15 en ré bémol majeur de Chopin, composé par une nuit pluvieuse, avec la répétition lancinante d'un la bémol sur laquelle s'articule l'œuvre tout entière. Si l'on en croit George Sand, il niait pourtant tout essai d'imitation des bruits entendus. À propos des 24 Préludes, voici, pour sa part, ce qu'elle en disait :

« Il y en a un qui lui vint par une soirée de pluie lugubre et qui jette dans l'âme un abattement effroyable... Son génie était plein des mystérieuses harmonies de la nature, traduites par des équivalents sublimes dans sa pensée musicale et non par une répétition servile de chants extérieurs. Sa composition de ce soir-là était pleine des gouttes de pluie qui résonnaient sur les tuiles sonores de la chartreuse, mais elles s'étaient traduites dans son imagination et dans son chant par des larmes tombant du ciel sur son cœur.»

Abattement effroyable ? Harmonies mystérieuses ? Larmes tombées du ciel ? Non : je n'ai rien ressenti d'aussi subtilement romantique lorsque, le lendemain de Noël, au beau milieu de la nuit, j'ai été réveillée en sursaut par un bruit ténu mais très régulier qui venait du salon de mon appartement.

J'habite au premier étage d'un immeuble parisien qui date de 1906, avec un escalier monumental, pas d'ascenseur, une tuyauterie d'époque, des plafonds à caissons, une absence totale d'insonorisation, mais un charme vieillot irremplaçable !

Mes voisins du dessus sont charmants : des Arméniens arrivés du Liban il y a plus de 30 ans, cultivés, amateurs de lecture et de voyages, d'histoire et de politique, de quoi alimenter les conversations amicales au détour de l'escalier ou sur le palier !

Cette nuit-là, donc, comme il était plus de minuit, je me suis contentée d'installer un seau en plastique sous la fuite, et ensuite j'ai attendu qu'il soit une heure décente pour leur téléphoner. Vers neuf heures je les appelle : le répondeur prend fidèlement ma communication, mais rien ne se passe pendant une heure.

Je connais leur fille, qui habite dans le quartier, et l'appelle sur son portable. Répondeur.

Un quart d'heure plus tard elle me rappelle : elle est à Rome, et ses parents à Sienne ! La gardienne n'a pas les clés de leur appartement, mais elle a celles de la jeune femme ; celle-ci lui explique au téléphone la cachette où elle

pourra trouver les « sésames » qui permettront d'entrer chez ses parents. Une heure après le mari de la gardienne peut enfin pénétrer dans l'appartement du second étage, trouver le lavabo fautif, couper l'eau et remplacer le joint coupable. Nous sommes, une fois de plus, « sauvés des eaux », mais les dégâts sont énormes, il va falloir casser le plafond, réparer les moulures et repeindre toute la pièce.

Aujourd'hui un expert est venu : c'est le troisième en quatre mois, il mesure l'humidité de la pièce, hoche tristement la tête, parle de huit mois d'attente, de devis et de patience !

Trois semaines plus tard, c'est de nouveau le Prélude de la Goutte d'eau qui me réveille, avec une insistance et surtout une proximité remarquables ! Cette fois, c'est de mon cabinet de toilette attendant à ma chambre que vient le bruit nocturne et insidieux. Il est trois heures du matin et, de nouveau, j'attends qu'il soit neuf heures pour appeler mes voisins. Même scénario : le répondeur prend fidèlement la communication.

J'appelle leur fille qui me dit : « mes parents sont partis au Portugal pour quelques jours, je m'habille et je viens tout de suite ! »

En effet, elle arrive quelques minutes plus tard avec son mari. Ils découvrent que la fuite vient de plus haut, montent courageusement voir les locataires de tous les étages et on s'aperçoit très vite que l'origine se trouve au sixième et dernier étage !

Bien entendu, le sacro-saint repos du week-end interdit d'appeler le plombier de l'immeuble, et c'est de nouveau le mari de la gardienne qui coupe l'eau dans la colonne responsable. Cette fois, les six occupants de cette partie de la maison sont concernés. Les compagnies d'assurances ne savent plus où donner de la tête. Les déclarations se croisent, plusieurs personnes relèvent de la même mutuelle, les visites d'experts se multiplient : un chassé-croisé de courrier, de paperasse, de visiteurs préposés, de ceux qui se lèvent aux aurores et sonnent chez vous un peu après le lever du jour, et toujours le même hochement de tête attristé de la part des gens qui savent : « il faudra attendre au moins huit à dix mois pour entreprendre quelque chose ». Chez moi, il ne s'agit pas seulement de peinture et de plâtre : les lattes du parquet se sont soulevées d'indignation !

Bilan de ces aventures : je vais avoir un chantier énorme pendant au moins un mois, et je n'ai aucune idée du début et encore moins de la fin.

Bien sûr, la solution serait de déménager, de m'installer dans un immeuble moins vieillot, plus clair, mais mes souvenirs risqueraient de rester sur place, et s'ils ne me suivent pas, que me restera-t-il ? ☐

Les fatigués du dimanche

(Récit policier)

Par Henry Masson

Je crains le crépuscule, la nuit qui tombe. Elle tombe toujours mal pour moi. Sans ma lampe de poche, voire avec, je ne retrouve pas ma maison et entre par erreur chez la voisine. C'est parfois pire. Je me souviens de ce dimanche après-midi, c'était l'hiver et j'avais pris un raccourci pour rentrer, un chemin étroit gagné par la pénombre. Je prends mon temps, n'osant pas courir. A l'oreille, je perçois un obstacle, tends une main, puis l'autre. C'est une tôle froide, un véhicule à l'arrêt. Stationnement abusif ! Je m'accroche, mais quatre mains me saisissent soudain, me poussent dans le véhicule. Un enlèvement ? Non, les gendarmes ! D'après la voix il y a une femme, une gendarmette. Je ne la vois pas mais je l'imagine avec son mignon petit chapeau d'uniforme. C'est la première fois qu'une dame me saute au cou si spontanément. Malgré mes protestations vives mais polies, le fourgon démarre.

Je crois comprendre. Le fourgon s'était garé non loin du café dont j'entrevois déjà la lumière salvatrice. Bien sûr, les gendarmes guettaient dans l'ombre « les fatigués du dimanche » regagnant abreuvés leurs voitures. Mais n'écoutant que leur bon cœur, ils secourent un pauvre piéton. Mieux, ils me gratifient d'une promenade motorisée alors que j'habite à 200 mètres. Merci. À la brigade, je suis très bien accueilli : on veut savoir qui je suis. On me met à l'aise : « Otez votre blouson, videz vos poches, donnez votre ceinture, enlevez vos chaussures... » Et on me conduit avec un empressement qui me touche dans une chambre matelassée de partout. Un confort exceptionnel ! Mais plus de gendarmette, elle est repartie avec l'équipe chargée de rassembler « les fatigués du dimanche ». Bénéficierai-je d'une compagnie choisie pour entretenir une bonne ambiance ?

Ne disposant en tout état de cause ni de mon pyjama ni de mon livre de chevet, ni même de ma brosse à dent et quitte à contrarier mes hôtes si sympathiques, dont le sens de l'hospitalité me paraît cependant démesuré, je songeai à décliner cette aimable invitation pour la nuit. Je pus enfin dialoguer (à travers la porte close) avec un jeune gendarme stagiaire, seul lui aussi, ponctuant mes paroles de coups de poing puis de pied dans ladite porte, histoire d'agrémenter quelque peu la conversation. Je dois être honnête, « on » m'a

rendu ma liberté et mes affaires au bout d'un certain temps, une heure peut-être. Moi, je ne voulais pas partir comme ça ; la nuit était noire et on m'avait éloigné de mon domicile de 2 kilomètres. Compréhensif, un gendarme me dit : « Qu'à cela ne tienne, j'appelle une ambulance. » comme on l'aurait fait à un visiteur de marque pour qui on appelle un taxi. Un VSL m'a rapatrié. « C'est tant ! » a dit l'ambulancier à l'arrivée. Faute d'ordonnance, je n'ai pas été remboursé. Mais, n'est-ce pas, pour une fois que j'étais de sortie...

Quatre semaines plus tard, jour pour jour, un chef-gendarme s'est présenté. Encore un dimanche en fin de journée. Tenait-il à constater ma qualité de « fatigué du dimanche » ? Et à me proposer une nouvelle visite guidée de la brigade ? Cette dernière avait reçu entretemps mes justificatifs : certificat d'ophtalmo, dépliant sur les rétinopathes héméralopistes (en piste !), avec mes civilités empesées. Mais voilà, il y avait le PV à annuler. Pas simple, racontez-moi... Il a tout noté et j'ai signé avec une confiance... aveugle. C'était l'heure de l'apéritif, que je lui ai proposé de partager. Bougon, il n'a pas répondu et pris la porte. Je l'ai attrapé dans le jardin : « Oui, l'abstinence s'impose. Vous pourriez rencontrer les gendarmes... » J'ai omis de lui demander de saluer de ma part mes ravisseurs. Et ma ravissante ravisseuse. ☐

NB : Cette histoire est véridique, mais remonte à plusieurs années...

« *Philippine !* »

Par Andrée Varlet

Un jour de janvier, une grande vieille dame très comme il faut est arrivée à la ferme.

Je ne l'avais jamais vue. J'ai appris qu'il s'agissait de la sœur de Pépé.

Sur ce plateau désert, et sans moyens de locomotion, même si les gens ne vivaient pas très loin les uns des autres, ils ne se rendaient jamais visite.

Pas de temps à perdre !

Cette dame était gouvernante chez un prêtre.

Son maintien, sa tenue vestimentaire, sa façon de s'exprimer, pour moi, si j'avais connu la reine d'Angleterre, j'aurais pensé que c'était elle qui nous faisait l'honneur de s'inviter à notre modeste table !

Entre autres attributions, elle s'occupait de l'entretien des chasubles de son prêtre.

Je suppose que voyant la petite fille que j'étais, totalement dépourvue du moindre jouet, elle a eu la jolie idée de ressusciter une tradition locale sous forme d'un concours.

Ce soir-là, comme chaque soir à peu près, on mangeait des châtaignes et elle a décidé que le premier qui trouverait une châtaigne double à l'intérieur de sa coque devrait crier :

« Philippine ! » et recevrait un cadeau.

Il fallait s'y attendre, on m'a laissé la victoire. Les trois « Grands », gentils faux-jetons, ont dû avaler sans broncher leurs châtaignes doubles jusqu'au moment où j'ai enfin pu clamer :

« Philippine ! »

Et quelques jours plus tard, j'ai vu arriver en grande pompe une petite poupée de chiffon habillée princièrement de chutes de tissu de chasuble - imaginez la splendeur- tout brodé d'or et d'argent !

Malheureusement, tous mes rares trésors d'enfance ont disparu au cours de nos déménagements où chaque fois le nouvel appartement était encore plus petit que le précédent. Il fallait gagner de la place et ne garder que le strict nécessaire.

Et dans ces occasions, ma mère, grande spécialiste de la compression des bagages, faisait en cachette un énergique nettoyage par le vide.

Domage ! La poupée ecclésiastique a dû rejoindre la Plate et un éléphant de bois gris articulé que je chérissais, allez savoir où ? Au Paradis des Doudous ?

J'ai vainement attendu leur retour jusqu'à ce jour mais il faudra tout de même bien que je finisse par me faire une raison ! ☐

Curieuse entreprise, d'écrire des souvenirs. On tire sur le fil et on ne sait pas ce qui va en sortir. Comme ces illusionnistes qui extraient de leur bouche, suspendus en guirlande, une fleur, une lame de rasoir, une ampoule allumée un petit lapin...

René Barjavel, *La charrette bleue*, 1980.

Empreinte

Par Carole Détain

La joie déclencha en moi des myriades de feux d'artifice quand j'appris, par une journée ventée et ensoleillée d'avril 1993, que je mettrais au monde, dans les derniers jours du mois de décembre, non pas un mais deux bébés. Une irrésistible vague me souleva, de bonheur et d'exaltation mêlés. Deux enfants étaient en moi. Ils grandissaient. Ma gynécologue recommandait la plus extrême prudence. Toutes les précautions devaient être prises, absolument, pour que je garde les bébés le plus longtemps possible, jusqu'au terme attendu. Elle nous conseillait d'éviter l'Espagne, sa chaleur et ses raides escaliers taillés dans la roche pour atteindre la plage. Rémi et moi modifiâmes donc nos projets d'été.

Au lieu de rejoindre les plages de Catalogne, nous prîmes possession de la maison de campagne de mes beaux-parents, de son jardin, de ses arbres, pommiers, poiriers et prunus en pleine croissance, des berges de sa rivière, de l'ombre de ses sous-bois. À l'époque, cet endroit ne représentait pour moi qu'un lieu de réunions familiales, assez protocolaire, entraînant l'obligation du déjeuner dominical. Je découvrais les habitudes de ma belle-famille. Le dimanche j'y rencontrais les parents, le frère et la sœur de Rémi, elle-même accompagnée de son mari et de ses deux filles. Déchirement. Pourquoi n'allions-nous pas aussi le dimanche chez mes parents ? Les repas n'en finissaient pas. Opération d'une extrême importance. Ma belle-mère poussait chacun à se nourrir abondamment. D'une semaine sur l'autre, les réparties autour de la table se ressemblaient. Les conversations n'étaient pas mondaines et pourtant je m'exprimais avec peine pendant ces longs après-midis de printemps et d'été, à table d'abord et ensuite dans les chaises longues. Il n'était pas question de m'éloigner, de m'installer ailleurs. Le groupe demeurait constitué. Il s'agissait d'alimenter, ne fût-ce qu'à la marge, le flot de paroles échangées. Participer. À tout le moins. Rémi me jetait de discrets regards pour évaluer si, par hasard, je ne m'isolais pas trop. Je vivais, en d'autres termes, assez mal ces dimanches printaniers, estivaux et même du début de l'automne, à la campagne. J'étais cernée par la famille dans la maison à deux étages, qui portait haut ses volets et son portail peints en bleu, quartier d'été de mes beaux-parents. J'avais le sentiment d'abandonner mes propres parents, qui étaient plus dis-

crets, simplement, là-bas, dans la banlieue sud de Paris, toute proche également, filandreux mélange d'amertume, d'injustice, de faiblesse et d'incompréhension.

Parce que mes deux petits grandissaient en moi, nous passâmes le mois d'août qui précéda leur naissance dans la maison de Champs-les-Vignes pendant le séjour annuel de mes beaux parents en Espagne. Et je suivis, pas à pas, Loïc, mon fils aîné. Il n'avait pas encore trois ans. Il marchait dans l'herbe haute. Il suivait le sillage des papillons. Il demeurait, immobile, de longues minutes, silencieux, devant les nervures d'un tronc d'arbre. Il passait ses journées dehors. J'étais tout près, un livre à la main ou des écouteurs dans les oreilles, munie d'un siège de camping.

Mon attachement pour le jardin, pour les tulipes et les roses, les chats du voisinage, les acacias et les sous-bois date de ce mois-ci. L'attrait de Loïc pour "sa" campagne n'a jamais cessé. La joie s'épanouit encore maintenant dans son cœur lorsque nous partons en voiture, lorsque nous nous engageons sur l'autoroute en direction de Champs-les-Vignes.

Deux garçons sont nés, Gilles et Julien. Gilles n'est resté que deux mois sur notre terre, emporté par la mort subite du nourrisson mais il a marqué de son empreinte notre vie, que nous poursuivons plus longtemps, tous les quatre, de ce côté-ci de la frontière, jusqu'à sa borne ultime. Sans la perspective d'une naissance gémellaire, nous n'aurions pas occupé la maison des parents. A l'époque déjà, nous choisissons de passer nos vacances au bord de la mer.

En août 1993, j'ai éprouvé le sentiment que le temps s'était arrêté. Je vivais au rythme d'un jeune enfant, à l'âge où il contemple, dépourvu de la notion du temps, une motte de terre, une pierre sur le chemin, une coccinelle nichée sous une branche sèche. Son calme, son émerveillement m'ont permis de découvrir le bien-être qui accompagne la vie, là-bas, sous le ciel, lumineux ou couvert, de la campagne.

J'aime ce jardin, grâce à Gilles. Il me plaît, du moins, de le penser. Ce fut le généreux cadeau offert par mon enfant, par sa brève vie, à nos côtés. ☐

Quand on aime la vie, on aime le passé parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine. **Marguerite Yourcenar**, *Les Yeux ouverts*, Le Centurion.

Le passé, ce mort que nul ne peut nous enlever... **Jean Rostand**, *Carnets d'un biologiste*, Stock.

Troc et thérapie

Par Raymonde Camolese

Temps gris, humide et bas. Spleen et solitude. La totale. Il est midi. Je n'ai pas faim. Deux croissants et je pars chez Etienne chercher un peu de soleil. Surnommé Pilou depuis toujours, heureux quoi qu'il arrive, il tient l'unique bistrot du village. Les manches de chemise retroussées en toute saison sur des bras de lutteur et le col largement ouvert sur une brossaille grisonnante, il est un cliché à lui tout seul. La gouaille forte et le verbe haut, il terrorisait l'école dont je faisais partie par un esprit bagarreur ajouté à une arrogance qui désarmait l'instituteur. Par la suite, le verbe est devenu chaleureux et le geste presque tendre. Il a même rampé peu à peu vers le savoir, ressortant fièrement de temps à autre les fruits récoltés dans des documentaires.

Espoir déçu d'un tête-à-tête avec lui de quelques instants. Car « ils sont venus ils sont tous là », les abonnés à l'apéro de midi, retraités venant oublier la vie pour retrouver l'entente cordiale et la joyeuseté du copinage viril sur un tabouret de bar.

Je les connais tous certes, mais après un « salut les copains » et un « qu'est-ce que tu fais là ? » en réponse d'Émile, je me sens soudain décalée devant mon café-crème. Mais la conversation prend soudain un tour inattendu.

Les acteurs : Emile, ancien marin, dont les yeux injectés de sang s'harmonisent parfaitement avec un faciès rougeâtre buriné par l'alcool et les embruns. Auguste, qui a bourlingué partout, grâce (ou à cause ?) d'un compagnonnage de maçonnerie, finissant ses journées dans divers troquets de France en attendant la soupe du soir. Virgile, le paysan local qui bricole encore quelques terres mais préfère de plus en plus la belote et la pétanque. Et enfin Christophe, ex flic de Corse, qui a failli s'appeler Colomb mais ne s'appelle que Coron. Il n'a pas découvert l'Amérique mais cultive la sienne : un jardin extraordinaire exposant une collection de plantes inédites que l'on vient visiter.

Pilou : « Écoutez-moi les gars. Cette nuit à la télé, j'ai vu un truc qui m'a inspiré pour vous poser une colle en tournant l'histoire un peu à ma façon : admettons que vous soyez devant un immeuble et que vous n'avez qu'une

longue corde et une bouteille de Ricard, comment feriez-vous pour calculer la hauteur de cet immeuble ? »

Émile réagit le premier : « Nom de Dieu ! Tu n'as rien de plus drôle à raconter ce matin ? »

Auguste : « Mais si, attends, c'est marrant son truc ! Question : on est obligé de se servir de la corde et de la bouteille ? »

Pilou : « Heu...pas forcément si tu trouves une solution. »

Auguste : « Alors moi, au pif, je calcule la hauteur d'un étage et je multiplie par l'ensemble. »

Pilou : « Ça se tient, mais ce n'est pas précis. »

Émile : « Les mecs, buvons un coup, ça nous excitera le cerveau. À la vôtre les copains ! Mimi, viens te joindre à nous. Un petit coup de Martini ? »

- « Non merci, j'en suis encore au café. »

Virgile : « Pilou, si on laissait tomber l'affaire et qu'on parle de l'Assemblée du Club de... »

Auguste : « Mais non ! Finissons-en, ça m'intrigue sa devinette ! »

Entrechocs de verres saluant l'apéro.

Soudain, Virgile lève le sien, triomphant : « J'ai trouvé. Je vais voir le concierge de l'immeuble et lui dis : si tu peux me trouver la hauteur du bâtiment dont tu t'occupes, je te file une bouteille de Ricard ».

Le rire d'Émile couvre ceux des autres. Le ventre rebondi tressaute de joie.

Un sourire timide s'affiche même sur le visage du costard-cravate marine, entré depuis peu, et assis à la table voisine, feuilletant un dossier (?). Un verre au contenu indéfini est posé devant lui. Une serviette de cuir à ses pieds avec un sigle connu dans un coin laisse supposer l'assureur. Le cheveu nickel et l'ongle irréprochable : total look VRP.

Virgile : « Hé le Christophe, tu n'as rien à dire toi ? Arrête de baisser la tête, tu crois trouver la réponse au fond du verre ou quoi ? »

Émile : « Mais non ! C'est parce qu'il se regarde le nombril ! »

Et le ventre tressautant à nouveau menace cette fois de passer par-dessus bord malgré la vaillante ceinture.

Christophe : « Ah ! Ah ! Ah !...trop fort pour toi celle-là, tu l'as entendue à la télé ou quoi ? Je vais vous dire à tous : je commence à avoir la dalle et votre histoire commence à me gonfler. Moi, j'attache un gros caillou au bout de la corde et je monte en haut de l'immeuble. Là, je la déroule jusqu'en bas et je marque un trait en haut. Je descends, mesure la longueur de la corde et j'ai la hauteur, non ? »

Virgile : « Ouais, mais à quoi servirait la bouteille de Ricard ? »

Christophe : « Pour plomber la corde non ? Comme le caillou ».

Émile : « Une bouteille de Ricard pour plomber ! Mais vous êtes dingues ! Elle se casserait au fond, quel dommage ! »

Et son ventre de...etc.

Pilou : « Eh ben figurez-vous que vous pouvez applaudir Christophe ! Je vous explique : dans une classe, un prof voulait tester le bon sens de ses élèves. Il leur a posé la même question que je vous ai posée, mais pas avec une bouteille de Ricard, bien sûr. Je ne sais plus avec quoi, un baromètre je crois. Le cancre de la classe a trouvé la même solution que Christophe, seulement voilà : c'est lui qui a eu le Prix Nobel de physique quelques années plus tard. »

Je rapporte ma tasse au bar et dis : « Oui, c'était en 1922. Et le gars s'appelait Niels Bohr. »

Une douzaine de paires d'yeux se tournent vers moi, VRP compris.

Pilou : « Et comment tu sais ça, toi, d'abord ? »

- « Parce que j'ai regardé la même émission que toi pardi ! »

Ouf. Ça sent le soulagement.

Émile respire : « Remets nous la tournée Pilou. Ce n'est pas tous les jours qu'un flic devient un génie, hein Christophe ! »

Après le haussement d'épaules de ce dernier et quelques ricanements, on fête ça avec un petit coup de blanc bien frais.

Quelques instants plus tard, nous voilà presque seuls avec Pilou. L'assureur a demandé un sandwich.

Pilou : « Ils t'ont cassé les pieds non ? »

- « Quoi ? Tu plaisantes ! Tu n'as pas compris que j'en ai marre de côtoyer des gens qui se prennent la tête, l'esprit tout sophistiqué et qui n'apprécient plus que ce qui est compliqué ou prétendument culturel, murés dans le silence de leurs portables, tablettes ou ordinateurs ? Là, je viens de me marrer. L'autre jour, je suis allée voir mon vieux voisin dans son jardin. Il m'a proposé une chaise parce qu'il faisait beau et je l'ai écouté siffloter en plantant ses salades. J'ai fermé les yeux un moment et ça m'a autant charmée qu'un Nocturne de Chopin.

Pilou : « Tu veux déjeuner avec moi ? »

- « Non. Ça va maintenant. »

Avant de passer la porte, j'ai tenté un œil vers le VRP. Il mangeait son sandwich, le portable à l'oreille.

Dehors, un soleil timide perçait le ciel. Plus la peine d'attendre qu'il me réchauffe. C'était déjà fait. ☐

Vous n'allez pas me croire ! (suite)

Par Yves Vecciani

Le petit village était à peu près désert, en cette après-midi de printemps : hommes et femmes étaient aux champs, les étables étaient béantes.

Une seule personne attendait le car, sur la placette en pente : c'était le Maire, instituteur du village, petit homme brunet et grassouillet, sympathique et apaisant.

Il nous conduisit paternellement dans sa classe, au rez-de-chaussée de l'école, dont l'étage lui servait de logement et de bureaux municipaux.

Les fenêtres ouvraient sur une petite cour très propre, quoique les pieds des murs fussent envahis d'une petite herbe humble. Au fond, un minuscule préau abritait un tas de bois.

Il nous fit asseoir aux pupitres, et nous interrogea, l'un après l'autre, en notant nos noms, adresses et âges, ainsi que tous les renseignements que nous étions capables de lui donner.

J'étais, naturellement, le plus jeune : la plupart avaient dix, douze ou même quinze ans.

Cet interrogatoire aimable était malgré tout fort long, et abruti par la fatigue et ma nuit de voyage, je commençais à ne plus très bien suivre, lorsque le bonhomme s'adressa à moi.

Je revois son visage, gras et avenant, me souriant du haut de l'un de ces immenses bureaux du maître, peint en noir, comme toute classe d'alors en possédait.

J'eus du mal à épeler mon nom, mais mon frère avait déjà donné le sien. Quand on en vint à l'âge, moi qui ne savais plus très bien distinguer entre ces deux journées et cette nuit bizarre, je déclarai d'un trait : « J'ai eu six ans hier ! »

Ce fut un éclat de rire général ; je ne compris pas très bien pourquoi...

Le Maire-instituteur eut donc mon âge avec une certaine précision...

Puis, on dut attendre et - je ne le suivis pas - il dut sans doute nous expliquer ce qui allait se passer.

Toujours est-il qu'un peu plus tard, on nous fit sortir sur le pas de la porte de cette classe, qui s'élevait de trois ou quatre marches au-dessus de la cour.

Et nous vîmes au fond, sous le préau et devant, un groupe de personnes qui caquetaient et riaient en nous regardant, s'interpellant à grand bruit et nous désignant dans une langue que nous ne comprenions pas : c'étaient les paysans des alentours, volontaires pour accueillir chacun de nous dans leurs familles, et ils parlaient ce patois auvergnat que nous n'allions pas tarder à connaître.

Nous allions vite comprendre aussi que cette bonne volonté était quelque peu intéressée, car toute nourriture se paie en travail chez les pauvres, et tout bras est précieux dans les campagnes...

En effet, ceux parmi nous qui étaient les plus âgés et les plus forts trouvèrent immédiatement preneurs : c'est qu'on arrivait à l'été, et, ma foi, on ne serait jamais trop pour les foins, les moissons, la batteuse. Un bon gars de quinze ans peut travailler ferme, et « gagner sa soupe », et il n'y a là ni calcul, ni pingrerie. C'est que le travail des champs est dur ; chacun en a son lot.

Donc, ce « marché aux esclaves » d'un nouveau genre se poursuivait : le Maire nous exhibait l'un après l'autre du haut des trois marches, on nous jaugeait, nous examinait depuis le fond de la cour, quelque rire ou quelque plaisanterie en patois fusait, et une main se levait... Chaque homme, chaque paysanne repartait avec son gamin.

Évidemment, à ce marché des forts, je restai le dernier.

Personne n'avait voulu s'encombrer d'un garçon de six ans, qui était peut-être encore bien bébé, et qui, en tous cas c'est sûr, ne rapporterait rien...

Restaient encore deux femmes, dont une disait qu'elle voulait bien me prendre, parce qu'avec des enfants plein la maison, un de plus ou un de moins ne se connaîtrait pas.

Le Gay, je le sus par la suite, une grosse ferme isolée dans la forêt, s'était peuplée par les trois mariages successifs de son maître, de quelque quinze ou dix-huit enfants, dont les derniers avaient mon âge.

Mais cet isolement me sauva : le Maire fit remarquer que cela m'éloignerait beaucoup de mon frère André, qui, avec ses neuf ans, avait été pris bien avant moi, par une petite paysanne toute ronde et toute rose.

Les deux femmes en convinrent, et s'adressant à l'autre en patois : « En voulez-vous, Berthe ? »

Celle-ci fit signe qu'elle me prenait, puisqu'il ne restait plus que moi, et que son hameau n'était situé qu'à deux kilomètres de celui où serait mon frère.

Nous partîmes, et la cour resta vide.

Grande, maigre, sèche, avec un visage rosé très doux et de fins cheveux gris roulés en chignon, elle allongeait de grands pas que j'avais du mal à suivre, mais elle m'inspirait confiance.

Elle ne parlait pas, gênée par le français dont elle n'avait pas l'habitude, et ne sachant d'ailleurs pas trop quoi me dire, sans doute.

La route perdit son goudronnage, la forêt s'épaissit, les ornières s'approfondirent.

Nous passâmes un moulin, des prés, un hameau, encore des prés et une rivière.

J'étais bien fatigué quand nous arrivâmes, au bout du monde et de la forêt, dans un autre hameau, encore plus humble que le premier. (à suivre) ☐

Et maintenant, je flâne...

- *Mes amours d'antan* -

Par Jean-Louis Layrac

Il y eut la bonne copine avec laquelle on riait de tout et de rien, et qui, le jour où je tentai ma chance, me demanda si je plaisantais ; il y eut la dame, jolie petite Tanagra, qu'amusait sans doute beaucoup mon comportement juvénile ; il y eut la jeune luronne qui insistait constamment pour qu'en répétant « *Les Romanesques* », je ne fasse pas seulement semblant de l'embrasser sur la bouche (et moi, fada, je n'osais pas...), il y eut la danseuse qui aurait bien voulu, la brune italienne qui, si je n'y avais pris garde, ne m'aurait pas lâché d'un pas, et celle qui, un soir de bal, pensait certainement à de beaux lendemains, et celle aussi, la malheureuse, qui travaillait dans une tannerie, et traînait avec elle des fragrances professionnelles à faire fuir un saint, à tel point que je laissais en permanence dans le coffre de ma première voiture une veste pour m'en revêtir chaque fois que je sortais avec elle, dans la délicate intention de ne pas empester mon entourage le reste du temps ; et cette autre qui disait alentour : « Même quand Jean-Louis dit merde, il le dit avec élégance » (merci du fond du cœur), et cette autre encore qui, un soir que je l'avais invitée à dîner, fut sans doute effrayée par mon ardeur (mais oui !) et préféra ne pas pousser plus avant l'aventure.

Cela n'est pas un tableau de chasse, et loin de moi de m'être jamais pris pour un séducteur. Au contraire. Bien sûr, l'une d'entre elles me déniaisa. Mes relations avec les autres eurent des fortunes diverses. Mais, qu'on en soit sûr : je ne « m'amusais » pas. En la circonstance, j'ai toujours eu horreur de ce

terme, que je trouve profondément avilissant. On ne s'amuse pas avec les sentiments quels qu'ils soient. Et sans eux, le jeu d'amour ne m'a jamais intéressé.

Sur ce, et sur ce chapitre, je n'en dirai pas plus.

Mais je me prends parfois à penser, chose banale, que toutes ces filles et ces femmes, que je trouvais belles et attirantes, sont devenues de vieilles dames, respectables ou évaporées. Quelle surprise, si j'en revoyais certaines ! Que sont devenues les fleurs du temps passé ? Comment ont-elles vieilli, les unes et les autres ? Comment ont-elles résisté aux agressions de la vie ? Quand des êtres se sont perdus de vue pendant des dizaines et des dizaines d'années, le choc des retrouvailles peut-être parfois rude. Et elles, de leur côté, comment me trouveraient-elles ?... Je souhaite en tout cas, car pour toutes, j'ai éprouvé de la sympathie, qu'elles aient au moins gardé au fond de leur regard « *la divine étincelle* », qu'elles avaient toujours... ☐

*« Les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit »
(Baudelaire)*

Le Journal retrouvé

- **Octobre 1982** -

Par Christian Massé

Le 1er octobre. Rêve. Je franchis avec mon père le portail béant d'un château du XIV^{ème} siècle. On dirait bien celui de notre village natal deux-sévrien. Au centre de la cour herbue, une fontaine d'eau croupie nous attire : un hallebardier s'y enlise en silence. Sans se soucier des raisons pour lesquelles l'homme se trouve dans cette situation, mon père se précipite pour l'aider à en sortir. Je le suis. À son tour, il glisse et s'enfonce. L'eau boueuse est vite lavée et remplacée par un bras de l'étang du château. Le flot submerge les deux hommes jusqu'aux épaules. Je me laisse glisser à leur hauteur. J'ai pied ! Mon père me demande pourquoi je pêche en un tel endroit ! Devenu un repaire de poissons sans queue ni tête, l'étang n'attire plus que les beliches et les galipotes (1). Prenant mes jambes à mon cou, je détaille le long du mur édenté par le temps.

Le 15. Me voilà de passage à La Chapelle Bertrand. Le château n'a pas changé depuis mon enfance, hormis les ronces qui mangent maintenant la cour centrale. Il a été fondé par un certain Jehan Bonnet qui, en 1353, participa à la monstre (2) de Saint-Jean-d'Angély avant d'échouer par ici où il fit construire son château dont subsistent encore des consoles ayant servi à supporter un chemin de ronde depuis longtemps dépourvu de ses mâchicoulis. Il maria ensuite son fils unique à Mademoiselle Jacqueline du Puy du Fou. Veuf, ce dernier épousa une jeune fille de la noble famille du Fouilloux. Je ne puis déroger à mes habitudes. Je longe la muraille d'enceinte peu lézardée par le temps et m'attarde devant l'étang. Des flèches de quenouilles le cernent. Malgré le vent saisonnier, la surface de l'eau n'a pas la moindre ride. Je m'en détourne pour marcher vers le cimetière. Il me suffit de traverser la place d'herbe sauvage et tapissée de feuilles mortes tombées des platanes et des tilleuls. La vieille croix monocylindrique, que l'on ne peut attribuer avec certitude à l'époque romane, est plantée comme un sémaphore au milieu des plus anciennes tombes portant la croix chouanne. Puis viennent celles nanties d'une haute croix en fer, rouillée, abandonnées comme les autres, glaives du temps ininterrompu. J'imagine que, dans l'une d'entre elles, demeurent encore les restes de l'abbé Rossard ! En 1794, curé du village, il se rétracte après avoir prêté le serment constitutionnel avant d'être guillotiné sur la place du drapeau, à Parthenay ! Plus loin, ceux du premier instituteur de la commune... Chantre et fossoyeur de 1825 à 1833, il porte le nom d'une famille toujours en vie : Pied ! Les allées du cimetière sont entretenues, propres, sans la moindre herbe. Je marche sur une terre familière, conquise et sacrée. Dans un coin, mes aïeux sont là, ceux qui ont vécu dans des fermes avoisinantes et celui qui a fait carrière dans les chemins de fer des Yvelines. Mon oncle Gérard les entretient et c'est naturel pour lui. Même en pleine chaleur aoûtienne, l'eau ne manque pas au robinet planté à l'entrée du cimetière. Elle provient de la source de Saint-Martin du Fouilloux. ☐

(à suivre)

- 1 - Moutons à tête de chien et sortes de chiens sauvages capturant les enfants.
- 2 - Revue de troupes.

L'érudition, c'est la mémoire et la mémoire c'est l'imagination.

Max Jacob, *Conseils à un jeune poète*, Gallimard.

La mémoire, ce passé au présent. **François Chalais**.

Belle

Par Lucien Cordina

Oui, elle est belle cette campagne que je découvre chaque matin de ma fenêtre. Elle traverse les saisons sans faiblir. Elle revêt au printemps sa parure d'un vert tendre, parsemée de pâquerettes, de coquelicots, de boutons d'or pour mieux accueillir les jaunes pailles de l'été, les roux de l'automne, les blancs monotones de l'hiver qui invitent à la paresse, à la méditation.

Oui, elle est belle cette campagne qui illumine ma vie, comme celle qui devint un soir de juillet ma compagne. Oui, elle est belle celle qui partage ma vie. Elle s'imposa à moi, sans chichis, sans mots choisis, d'un simple regard. Je la revois dans sa robe fleurie, ni petite, ni grande, juste de ma hauteur. Elle s'avança. Mes pas se mirent au diapason des siens et l'on commença, sans le savoir, une longue marche.

Cheveux toujours bien coiffés, elle va d'une année à l'autre sans flancher, bien dans ses baskets. Un visage aux traits réguliers, des yeux noirs, brillants, à la mode des filles de son pays, cachés par de fines lunettes qui lui permettent de tout voir, de tout deviner. Conquis, je la suis, je la conseille, lorsqu'elle se heurte à des difficultés, je corrige ses propos, quand ses mots dépassent sa pensée.

C'est une tempête à elle seule. Tel un vent du nord, froid, violent, qui balaye champs, forêts, elle souffle fort sur ce qui la contrarie, chasse au loin l'obstacle, l'importun qui ose l'affronter, qui perturbe ses habitudes, qui lui cherche des noises. Je m'amuse de ses colères car je sais que ce ne sont que des intempéries passagères, des moments de pluie qui ne dureront pas. Très vite une éclaircie, elle sourit alors, se confond dans des réflexions plus courtoises, plus proches de son humanité et redevient cette compagne douce, conciliante à l'écoute des maux de sa fratrie. A l'instar de la campagne qui s'étale sous mes fenêtres, elle se fait apaisante, havre de paix où tout s'achève, où tout commence. L'une et l'autre, mes deux amours, existent et je me retrouve avec volupté dans leurs bras pour fêter le temps qui passe, qui ne s'arrête pas.

Oui, elle est belle la femme qui veille sur ma solitude. Oh, je vous l'avoue, elle n'a pas la beauté de ces filles que l'on voit dans les magazines et qui vous

font frémir. Non ! Elle est belle, avec quelques rides, quelques taches brunes sur le front sur les joues. Cela ne l'angoisse pas. Elle continue à défier les années à la manière de ces herbes qui courent le long des chemins, un peu exubérantes mais jamais envahissantes. Toujours disponible, elle ne reniera jamais ses engagements. Mère avant tout, elle s'inquiète de nos moindres tracas, et trouve toujours la solution, le remède, le mot, pour atténuer un souci, une douleur, une impatience. Elle ne court pas les boutiques de Dior, de Chanel. Elle s'habille d'un rien mais soigne particulièrement la tenue d'un jean d'un chandail de quatre sous, achetés dans une grande surface. Il ne s'agit pas pour elle et pour sa famille, de se négliger, ni de paraître. Elle désire simplement être à la hauteur de sa condition, de sa dignité, imitant cette campagne si raffinée, accueillante, quelle que soit la saison, sans extravagance, sans outrance.

Où, elle est belle... ☐

Fragments de voyages ... et menus plaisirs

Par Monika

Nos premières balades mycologiques se déroulèrent dans les grandes forêts de l'Île de France, un peu à l'aveuglette, et furent donc souvent infructueuses. Néo-ruraux en Creuse, parallèlement à l'apprentissage de la culture en potager, nous devînmes progressivement amateurs éclairés dans la cueillette des champignons.

Grâce au magazine *Rustica* qui incluait des fiches avec photo comportant au verso une description sommaire, les habitats particuliers et quelques surnoms vernaculaires, nous pûmes constituer un premier répertoire.

De plus en plus curieux et désireux de reconnaître un nombre plus étendu de variétés, nous acquîmes quelques ouvrages qui précisaient davantage les caractères particuliers, les ressemblances, les pièges à éviter ; c'était passionnant !

Mais la prudence était de mise : car si certains champignons étaient aisément identifiables, il existait des faux-frères dangereux. Nous avons repéré quelques coins privilégiés où nous étions presque sûrs de déguster ceux qui avaient un biotope bien défini et vivaient en symbiose avec une série d'arbres préférentielle - par exemple, le bolet orangé avec les bouleaux.

Parfois à vélo, le plus souvent à pied, bien équipés, nous longions talus et champs, dévalions collines et sentiers, nous enfonçant dans les bois, en exploration pour plusieurs heures, attentifs.

Lorsqu'un néophyte avouait se limiter à la récolte de cinq ou six espèces, alors qu'il en existe cent soixante mille répertoriées, moi j'étais fière de pouvoir différencier au moins dix variétés de la famille « boletus » (le fameux cèpe) sur les trente existants dont trois seulement sont à éviter.

Les plaisirs étaient multiples : après l'étude approfondie dans les livres, venaient les avantages d'une distraction saine, gratuite, avec tous les sens en éveil, l'agrément d'une recherche patiente, la surprise et le charme de la découverte, la satisfaction d'une récolte plus ou moins abondante, et enfin la joie de cuisiner après une préparation soignée, dans les règles de l'art.

J'avais même ajouté celui de la création lorsque je m'étais amusée avec l'encre improvisée d'un « coprin chevelu » noircie et liquéfiée.

Ces menus plaisirs semblaient redoublés, parce que partagés. ◻

Le bonheur, souvent, se construit au détriment de quelqu'un, et ce n'est plus le bonheur. Le vrai bonheur est de mettre son bonheur dans le bonheur d'un autre. **J. De Bourbon Busset**, *Tu ne mourras pas*, Gallimard.

Le bonheur est la plus grande des conquêtes, celle qu'on fait contre le destin qui nous est imposé. **Albert Camus**, *Lettre à un ami allemand*, Gallimard.

Nous cherchons à être heureux, mais nous ne pouvons souffrir le bonheur de nos voisins. Les hommes ressemblent à des enfants avides, qui, non contents de leur propre hochet, veulent encore saisir ceux des autres. **Chateaubriand**, *Essai sur les révolutions*.

L'arracheur de dents (Le dentiste)

Par Colette Barthas

Dans les foires autrefois, dans une ambiance festive,
Au milieu des camelots qui vantaient leur marchandise
Et autres bonimenteurs essayant d'attirer le chaland
De ces spectacles toujours friand,
Officiait sur une estrade le fameux «arracheur de dents»
Qui, moyennant quelques écus, allait montrer son savoir-faire.
Les roulements de tambours couvraient les cris du patient
Que maintenaient fermement deux «gros bras» impressionnants.
A grand renfort de tenaille, de pince et autre davier,
Il ébranlait puis arrachait les chicots des dents pourries.
Quand son «client», pantelant, étourdi par un coup de «gnole»
Était rendu à ses proches, lui, montrait fièrement,
Comme un trophée important, un chicot sanguinolent et criait :
« C'est au suivant ! » en prenant l'air engageant.

Aujourd'hui, chez un dentiste,
Hygiène et confort sont privilégiés.
Four à stériliser et radiographie numérique
Fonctionnent avec ordinateur.
Turbine et micromoteur travaillent avec des «fraises».
En blouse blanche immaculée,
Masque de gaze stérile sur le nez
Et mains soigneusement lavées,
C'est ainsi qu'officie un bon chirurgien-dentiste.

Le patient est installé confortablement
Dans un fauteuil ergonomique,
Musique classique en sourdine,
Tout est fait pour le «déstresser».
A l'heure de l'électronique son dossier est informatisé,
Sa mâchoire, de profil comme de face,
En couleur est répertoriée et chaque dent numérotée.
Comme dans la haute couture
On peut choisir son modèle
Et on procède à des essais.

Les instruments sont presque les mêmes
Mais étincellent de propreté.
Une assistante, souriante, à mesure les fait passer.
Les prothèses simples s'améliorent,
Les implants remplacent les dents.
L'anesthésie rend indolores toutes ces interventions.
Les femmes, mais aussi les hommes.
S'offrent des sourires de stars.

Correspondance littéraire

Lettre de Chateaubriand à la Marquise de Vichet

[Déjà en 1816, la marquise de Vichet, profitant d'un séjour à Paris, avait écrit à son grand homme; puis, au dernier moment, elle avait imaginé un prétexte pour se dispenser de le rencontrer. Onze ans plus tard, à propos de quelques mots lus dans le Journal des Débats sur une indisposition de Chateaubriand, elle s'enhardit à lui écrire de nouveau ; et, cette fois, sa lettre fut le point de départ d'une correspondance qui devait durer sans interruption près de deux ans, jusqu'au mois de juin 1829. C'est ici la 4ème lettre qu'il lui écrit.]

De M. de Chateaubriand
Paris, 12 janvier 1828.

Vous dirai-je que votre lettre m'a touché jusqu'aux larmes ! Est-il possible que vous aimiez si profondément, si sincèrement, un étranger, un homme que vous n'avez jamais vu, qui n'est entré dans aucun des secrets de votre vie, qui ne se mêle à aucun de vos souvenirs, et à qui vous seriez obligée de raconter votre histoire depuis votre berceau jusqu'au jour où vous avez commencé à m'écrire ?

Je vous le dis avec joie et vérité, que ce bonheur inattendu effacerait en moi le souvenir de bien des jours pénibles, et rendrait pleins de charmes mes derniers jours.

Il me semble à mon tour que je vous ai vue. Votre ciel d'hiver, vos montagnes, votre vallée, vos grands arbres auprès d'un ruisseau, je vois tout cela. Mais il me prend une crainte, je vous la confie naïvement : devons-nous détruire notre roman ? Dois-je vous voir ? Serai-je semblable à la vision que vous avez eue ? Dans la jeunesse, on est présomptueux ; il y a je ne sais quoi, dans les jeunes années, qui se sent fait pour être aimé. À mon âge, on est timide, on craint de se montrer. Vous souvenez-vous du récit que fait Jean-Jacques Rousseau de ces voix

► *Lettre de Chateaubriand à Mme de Vichet*

mélodieuses qu'il entendit dans un couvent à Venise ? Il prêtait aux divinités de ces chants une beauté et des grâces divines; et puis il vit sortir de petites filles affreusement laides, borgnes, boiteuses, bossues. Si je n'allais être pour vous qu'une voix? Réfléchissez-y avant que nous nous voyions ! Comment, je vous ai écrit un billet en 1817 [1]? Je n'en savais pas un mot. Je suis allé chez vous! Que ne disiez-vous cela tout de suite? Savez-vous que Hyde de Neuville est ici? Je n'ose lui parler de vous, en vérité ne sais pourquoi.

Bien des gens me croient dans ce moment occupé de politique et de ministères, et c'est avec une sorte de félicité que j'écris à une femme qui m'est inconnue. Je lui écris du fond de ma solitude, car j'habite aussi une solitude, un hospice que Mme de Chateaubriand et moi avons établi pour de pauvres femmes et de vieux prêtres, à une barrière de Paris[2]. J'ai un grand enclos comme un chartreux, où je fais planter une allée droite et longue comme autrefois, et qui dans cent ans prêtera son ombre à quelques vieillards descendus de l'autel faute de pouvoir achever le sacrifice. Maintenant vous savez d'où je vous écris, comme je sais d'où viennent vos lettres. Vous voyez que je m'y plais. Voilà un long bavardage ! Votre empire sur moi est singulier. Je n'ai pu de ma vie écrire une lettre de deux pages[3] : n'ai-je pas raison de dire que vous êtes le brillant fantôme de ma jeunesse ? Vous m'apparaissez, comme le fantôme des rois de France, lorsque je vais bientôt mourir...

J'attends une réponse de mon amie.

Chateaubriand

1 - C'était, plus exactement, en 1816.

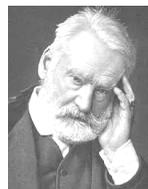
2 - L'Infirmerie Marie-Thérèse, fondée en 1823 par Mme de Chateaubriand à la Barrière d'Enfer.

3 - De la meilleure foi du monde, Chateaubriand se trompait, il ne se rendait pas compte d'un changement que l'âge avait amené peu à peu, dans ses habitudes: en réalité les lettres de ses dernières années étaient volontiers assez longues.

LE COIN DU POÈTE

À VICTOR H.

Victor Marie, quel est donc votre secret ?
Comment un cerveau constitué de 78% d'eau
Comme tout un chacun, malin ou idiot,
A pu produire tant de splendeurs
Avec un savant mélange de douceur, grandeur,
Profondeur, ardeur, vigueur, fureur ?
Qui êtes-vous donc Monsieur Hugo
Qui, sur votre vie, a écrit le meilleur scénario ?
Celui qui vous décrit poète épique, lyrique, satirique
Celui qui privilégie l'homme politique
Ou bien encore l'écrivain, le dramaturge, l'académicien
Le grand romantique ?
Et le père de Léopoldine , où se cache-t-il dans tout ça
Qui sait vraiment la blessure, la fêlure, la torture
D'un deuil comme celui-là ?



Nous tous ici-bas,
Sommes étourdis, abasourdis, quasi anéantis
Par tout ce que vous avez écrit
A l'école nous avons tous appris des tirades de *Ruy Blas*, *d'Hernani*
Et bien sûr *Notre Dame de Paris*
Les *Misérables* on les lit encore
Tout comme *Les châtiments*, *Les feuilles d'automne*, *Les Contemplations*
En exil ou ailleurs, vous forcez notre admiration
Le jeune homme et ses *Odes* du début
Vos *Récits de voyage*, votre *Correspondance*, ainsi que *Les choses vues*
Tout ceci nous accompagne et nous habite
Jusqu'à, peut-être, votre plus belle réussite
La légende dite des Siècles
Cette œuvre majeure offerte à la Nation
Qui vous a conduit au Panthéon
Où votre secret est bien gardé
Au milieu de vos illustres compagnons.

Catherine May-Scheuer
Mars 2014

L'inspiration

JE est bien un autre,
Qui soudain me dicte ses mots :
Brusquement ils me tombent dessus
Comme l'averse imprévue d'un orage incertain
Qui vous trempe gaîment jusqu'aux os,
Et puis le soleil revient, et sa tiédeur...
Mais voilà, attente, malaise, angoisse horrible,
Moiteur de l'orage qui refuse d'éclater,
Voilà que *JE* s'absente,
Et que je ne trouve plus de mots,
Plus de cailloux dans le ruisseau,
Plus de goujons dans la rivière,
Pour me faire signe depuis sa transparence,
De ses éclairs furtifs, de ses miroitements,
Qui ne me parle plus, hélas..!
La vie, de nouveau, se fait vide,
Le temps de nouveau tombe malade,
Et je suis rendu à ma morose solitude,
Dans un état pénible d'absence à moi-même.

Claude Schroeder

Il est des gens

Il est des gens de toutes sortes
Certains d'eux souriant beaucoup
Qu'importe le soleil qu'importe
Ils ont leur bonheur à leur cou
Pour faire un monde il faut de tout

Il faut de tout pour faire un monde
Ceux qui travaillent dans les champs
Ceux qui dorment dans des draps roses
Ceux qui voudraient bien mais qui n'osent
Les grands les gentils les enfants...

Certains courent après leurs rêves
Changent souvent, comme le vent
Qui poursuit des grains de poussière...
D'autres sont sûrs, c'est rassurant
Ils parlent fort toujours partout
Pour faire un monde il faut de tout

Cécile Pecquet

Sous le vent du soir

Ô mon amour, si beau, si tendre,
Je n'ai qu'un seul amant,
Le vent du soir.

N'est-ce qu'un rêve ? Et dans ce rêve ...
Reste un reflet à préserver.
J'espère, je doute, l'amour se lève,
Fragile, je suis, par le vent, bercée.

Telle une fleur voulant pleurer
Ses larmes frileuses de rosée,
Je t'attendrai sous le vent du soir,
Mon seul amant, porteur d'espoir.

Ô mon amour, si beau, si tendre,
Je n'ai qu'un seul amant,
Le vent du soir.

Arlette Henry-Ghesquier



Le Musicien

(souvenir d'Avignon en juin 2013)

Devant le Palais de Papes,
Assis sur un tabouret,
Sur les épaules une cape,
Sur la tête un bérét.

Frôlement
Des doigts sur la guitare
Tenue verticalement.
Mon esprit flotte puis s'égare.

Fasciné
Par la mélodie, je rêve.
Le virtuose semble animé,
Ses mains s'expriment sans trêve.

Il y a comme une prière
Dans son regard statique.
Comme des éclats de lumière
Sur son visage antique.

Il simule de tendres caresses
Amoureuses avec sa dame.
Il joue avec délicatesse
D'étranges gammes.

Je suis en extase devant l'artiste.
Avant de quitter la place,
Privilège du simple touriste,
Je glisse une pièce dans sa besace.

Peu importe,
Il est riche d'un art bien ancré en lui,
De sa musique qui me transporte,
De cet instant éphémère qui me réjouit.

G. Commandeur



Sonnet ultime

Celui qui me lira, dans les siècles, un soir,
Émile Verhaeren

Nul panthéon, mes os, n'accueillera, un jour,
Aucun n'ânonnera quelque belle oraison,
Pas de plaque à citer l'anonyme maison,
La terre engluera mes restes pour toujours.

Vain passage sera, mon ici-bas séjour
Au rythme revenu de chacune saison,
Sans éclat personnel, sans rime ni raison,
Sous un obéissant baisse-un-peu-l'abat-jour.

Ignoré aujourd'hui et donc un futur soir,
Qui viendra, méditant, sur ma tombe s'asseoir,
Pour ouïr un écho qu'il a plu d'étouffer.

L'oubli qui fut non lot, ô funeste destin :
L'espoir à ravalé, de rire oncques pouffer...
Me mènera, huis clos, à l'heure où tout s'éteint.

Leemans André



Émile Verhaeren

Ode à l'Amie

Qu'il est bon de pouvoir se confier à une Amie,
De sentir que l'on est écouté et compris
Quel réconfort et quelle chaleur que cette Amie
Quand, en plein désarroi, nous voilà démunis

Lorsque parfois, le cœur à marée basse
Elle nous invite à garder espoir
Sa présence nous permet d'entrevoir
Une lueur qui éclaircit l'espace

Cette Amie dont nous ne saurions nous passer
Sait aussi trouver en nous une épaule sincère
Pour partager ses doutes et ses chimères
Pour ensemble rire, s'extasier et vibrer

Car l'amie nous aide à nous dépasser,
Elle nous fait grandir et rayonner
Pussions nous tous accéder avec délice
À l'amitié inconditionnelle et complice

Lorsque le lien indéfectible de l'amitié
S'enracine au fil des mois puis des années
Nul besoin de tout expliquer
Telle est la véritable Amitié !

Laurence Soleymieux



L'oiseau du Printemps

Dans mon jardin, près d'une fenêtre de la maison.
Un grand cyprès attire l'attention.
Il était déjà là, plus petit, il y a des années,
Quand nous avions acquis la maison,
Depuis à cause de ses proportions,
Il faut quelquefois tailler ses branches,
Qui sont devenues des troncs,
Cachant, souvent, du soleil, les premiers rayons...
Mais qu'importe ! Ce bel arbre fait partie de mon univers,
Et quand le matin, j'ouvre mes volets,
Parfois avec quelques difficultés, à cause de mon âge,
J'ai l'impression de l'entendre me dire « Oublie l'hiver,
Avril est arrivé, les beaux jours sont là, reprends courage
Admire cet oiseau qui vole près de moi ! »
C'est vrai : le jardin a repris son odeur particulière
Dans l'arbre, il y a un nid, que j'aperçois à peine,
Et ce bel oiseau gris, une tourterelle, vient, chaque matin
Apporter à son petit, son repas quotidien,
C'est rituel ! De l'arbre il sort des bruits de pépiement,
Comme des petits cris de remerciements !
Dans le nid, il y a le petit oiseau vivant,
Alors elle repart, en déployant ses ailes...

Ce matin, chose étrange, je ne vois pas la tourterelle
Les cris et les pépiements, dans le nid, ne sont plus
les mêmes
Ils m'intriguent... j'ai comme un pressentiment !
Je sors pour me rendre compte et alors je comprends...
L'oiselet gît à terre, petite dépouille misérable,
Il est tombé du nid !
La rumeur, les bruits, les cris dans l'arbre,
N'étaient simplement que la douleur de sa maman.

Elba Lopez



COUPON D'ADHÉSION
(ou de réadhésion) - valable 1 AN.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Tél. (Facultatif) :

Date de naissance (facult.) :

E-mail :

- Membre Actif - Niveau 1** : 35 €
(Envoi d'un texte avec demande d'aide rédactionnelle ou dactylographique, et abonnement à la revue)
- Membre Actif - Niveau 2** : 28 €
(Envoi d'un texte définitif dactylographié, et abonnement à la revue)
- Membre Bienfaiteur** : 18 € ou plus.
(Abonnement à la revue)

La qualité de **Membre Actif** n'est pas forcément liée à l'envoi de textes. D'autres activités sont possibles au sein de l'association : collaborer à la revue (dessins, illustrations, envoi d'informations pratiques), devenir correspondant de « Récits de Vie » pour votre région, votre département... etc. Si vous souhaitez nous aider ainsi, veuillez le préciser. Merci.

Date :

Signature :

Chèque à libeller à l'ordre de « **Récits de Vie** »
Adresse : 1, Rue José-Maria de Hérédia - 66000 PERPIGNAN



CORRESPONDANTS DE « RECITS DE VIE »

- **Henry MASSON** - 📠 16 rue de Bizernig - 29520 CHATEAUNEUF DU FAOU (BRETAGNE)
 - **Marie-Claire FICHET** - 📠 17, quartier Bellevue - 57925 DISTROFF (LORRAINE)
- **Christian MASSÉ** - 📠 1, rue du 8 mai, appartement 41 - 37520 LA RICHE (CENTRE)
- **Marielle TAILLANDIER** - ☎ 06 83 56 36 93 - 📧 cepop@orange.fr (ÎLE DE FRANCE)
 - **Désirée BOILLOT** - ☎ 01 42 36 51 64 - 📧 desireeboillot@hotmail.fr (PARIS)
 - **Colette BARTHAS** - 195, Av. de Lautrec - 81100 CASTRES (MIDI - PYRENEES)
 - **Sylviane GROSJEAN** - 26 rue de Montdidier - 80700 ROYE (PICARDIE)
📧 grosjean.ms@wanadoo.fr
- **Jean-Louis LAYRAC** - Villa "La Farigoule" - 1650, Chemin de la Billoire - 06640 SAINT-JEANNET (PACA) 📧 jeanlouis.layrac@free.fr
 - **Philippe DUHAMEL** - 17, rue du Tarrey - 33440 Ambarès et Lagrave (AQUITAINE)
☎ 05 56 77 54 20 - Port. 06 33 47 88 42 - francois.duhamel3@wanadoo.fr

Les correspondants représentent bénévolement notre association dans leur région.
Ils peuvent avoir des contacts avec les médias et les organismes culturels.
Ils favorisent la diffusion de la revue auprès des personnes intéressées.
Si vous souhaitez nous aider ainsi, n'hésitez pas à nous le demander.

Aux adhérents et futurs adhérents

- Les membres actifs participent à la rédaction de la revue en proposant des textes. Les membres bienfaiteurs soutiennent la revue en s'y abonnant.
 - Il est recommandé de soumettre tout premier texte avant adhésion. Après accord, la rédaction s'engage à le publier en priorité. Toutefois, la publication régulière d'un même auteur n'est pas garantie, sauf si le comité de lecture en juge autrement.
 - Les textes doivent être courts, dactylographiés (deux à trois pages, soit 1500 mots maximum), en évitant les caractères fantaisie. S'ils sont saisis sur ordinateur, privilégier l'envoi par mail. Un délai de deux mois est nécessaire avant publication.
-



Plaisir d'écrire

**une invitation
au voyage intime
pour ceux qui
aiment lire
et écrire...**

Réservé aux adhérents - Ne peut être vendu